

La bataille spirituelle

Maurras

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Pour bien juger Maurras, il faut d'abord le situer parmi ses pairs, les Claudel, Maritain, Gide, Péguy, Valéry, Bernanos, et puis leurs héritiers, Drieu, Malraux, Aragon, etc. Comment se situaient-ils par rapport au spirituel (Dieu et le christianisme) et par rapport au temporel (la politique, les choses de la cité). Le politique, en ce temps-là, relevait du spirituel et du littéraire et pas seulement de l'économique.

Quand Gide s'est entrouvert à la politique, il a toujours marqué la surprise et le trouble du bourgeois subissant soudain le contrecoup du destin collectif. Gide, né chrétien, a tenté toutes les incursions possibles dans les royaumes d'un paganisme très littéraire. Il n'a jamais été si fidèle à lui-même que quand il s'est tenu à la limite même des deux mondes, un pied dans l'un et un pied dans l'autre, ce qui horripilait tellement Claudel, le sanguin Claudel, l'homme du tout ou rien, l'homme du « ou bien... ou bien » et non du « et... et... ».

Valéry a ignoré le christianisme ou l'a approché avec le respect dédaigneux, la politique glaciale d'un « humaniste » qui a d'autres chiens à fouetter. Il a également ignoré la politique à peu près complètement.

Péguy et Bernanos, loin de ces chambres d'ivoire, ont vécu au plus épais de la bataille humaine, aux confins des deux mondes, le temporel et le spirituel. Ils eurent le sens du christianisme robuste que nous admirons et regrettons dans

le Moyen Age. Tous les éléments du mythe et du rite sont là : le péché et la grâce se livrent un combat où il y a une franche dépense de nerfs et de muscles ; la prière est un mouvement qui brasse et transcende le sang, mais qui y prend sa chaleur ; la charité est un labreur de légionnaire romain, l'espérance une petite fille née sur le sol de France que Péguy et Bernanos font danser sur leurs genoux ; la foi est cette vertu inscrite au tympan des cathédrales : la clé des mondes, le sang même de la vie.

Il y a une circulation incessante de la grâce entre le monde d'ici-bas et celui d'en haut. Monde où les morts remuent comme des corps gambadant, glorieux, monde où les humains sont sans cesse dans le vaste remuement du Pêché, de l'Incarnation, de la Rédemption, du Jugement dernier, monde où tout est pour le moins romanesque et romantique et bien plus surréel, symbolique. Bloy et Claudel avaient ouvert la voie. Désormais le sang de la Grâce et de la Rédemption pouvait couler dans les veines françaises. Claudel qui disait qu'il fallait brûler Hugo avant de se rallier à la République, avant de déclarer comme Maritain une guerre piteuse à Maurras et aux siens.

La bataille humaine

Au milieu d'un peuple abruti par deux siècles d'enseignement individualiste et rationaliste, Barrès, Péguy et Maurras

ont chanté la geste française du relèvement national, l'aventure spirituelle d'un peuple à travers le champ de bataille du monde entier.

Barrès, après avoir d'abord mis à nu la pierre de fondation de l'activité française - l'individu français dans son « culte du Moi », expression qui aujourd'hui prend un sens bien fâcheux -, exhuma les disciplines qui assurent à jamais la solidité de cet individu, disciplines qu'on a bêtement appelé le culte des morts et qui n'est que le bouillonnement dans notre sang de tous ces ancêtres qui nous précèdent et nous composent.

Péguy, comme Jeanne son héroïne, entendit plusieurs des voix contradictoires et concordantes qui composent la puissante variété de la tradition française. Malraux entendit aussi ces voix, qui tenta de marier le soldat de l'An II au chrétien des cathédrales et des Croisades, sous l'habit d'arlequin d'un dandy farfelu qui allierait le culte romantico-fascisant du grand homme et l'anonyme abnégation du bolchevik.

Maurras, quoique enfermé dans sa surdité, n'a jamais vécu dans une tour d'ivoire comme Gide et Valéry mais au plus fort de la bataille humaine, spirituelle et politique. Car il existe un sens pa  ien (*l'Antigone* de Sophocle) et chrétien, bien mis en évidence par Péguy, où le temporel est indissociable du spirituel.

Temps héroïques

On n'a plus de notion de ces temps héroïques où les hommes se battaient pour des idées, des patries, des femmes et non simplement pour leur pouvoir d'achat, la semaine de 35 heures ou des parts de marché. La politique était alors un combat de géants qui s'appelaient Proudhon, Sorel, Marx, Péguy, Barrès ou Maurras. Cette nouvelle bio-

graphie du théoricien de la monarchie française des années 1900 et chef du mouvement d'Action française nous le rappelle opportunément.

Charles Maurras fut durant l'entre-deux-guerres ce que Sartre fut après la Libération : le guide de la jeunesse et le prince des esprits. Drieu La Rochelle, Aragon, Bernanos, Montherlant, Thierry Maulnier, ces jeunes hommes sortaient de la guerre qui avait fait d'eux des combattants. D'un seul coup, ils se trouvaient jetés dans la paix avec les hommes de l'arrière, les bourgeois, les planqu  s. Il leur fallait un autre combat, faire la révolution ou renverser la République. Ils eurent un moment le choix entre Marx et Maurras.

Maurras eut l'audace de croire à une restauration de la monarchie ; il lutta de toutes ses forces pour cela, alors que la monarchie descend du ciel comme une colombe et s'impose miraculeusement aux esprits ; elle n'est pas le fruit des efforts des hommes, à peine celui de leurs prières.

De Maistre, après la mort de Louis XV, n'attendait plus que les grelots et les sabots des cavaliers de l'Apocalypse. Mais Maurras était un lutteur, plus nationaliste peut-être encore que monarchiste. Pour lui, le roi était plus au service de la nation que celle-ci au service du roi. Il voulait une France forte, grande, peuplée, civilisatrice, alors qu'elle ne pesait déjà pas plus dans le concert des nations qu'un petit pois sur le plateau d'une balance. C'était de ne pas voir cette évidence que Drieu lui reprochait. Maurras est à la fois un moderne et un ancien. Moderne, car il sort de Comte et de Taine et qu'il est le fils de la défaite. Ancien, car ses maîtres s'appellent Platon, Lucrèce et Dante. C'est un matérialiste au départ, conscient de la fragilité des sociétés et des civilisations.

Stéphane Giocanti,
Maurras, Le chaos et l'ordre, Flammarion,
Paris 2006, 575 p.

Maurras est venu à la politique par l'amour des lettres et de la philosophie. L'amour du beau l'a conduit à celui du bien. Ce sont les Muses qui lui ont appris les lois de la cité. En toutes choses, art, politique, poésie, religion, il a cherché le triomphe de l'ordre sur le chaos, du permanent sur l'éphémère, de la vie sur la mort. Pour lui, comme pour Simone Weil, la politique était un des beaux-arts. Ce qui ne signifie pas une conception esthétisante de la politique comme en ont connu certains fascismes. Mais il est venu aussi à la politique et à la monarchie à la suite de la défaite de 1870 par Taine, Renan, Fustel ; à la politique, comme science expérimentale, ce qu'il appelait l'empirisme organisateur.

Il y a donc à la fois de l'homme de science et du dévot en lui. Après Sedan, Maurras trouva la France dans le fossé et la releva comme un chevalier une femme déchue, et de cette femme il fit la dame de ses pensées. Il se croisa pour elle et l'épousa comme saint François la pauvreté.

Ordre, beauté et vie

Pour Maurras, c'est Antigone la gardienne de l'ordre et de la vie de la cité, et Créon qui en est le trublion. Il y a au-dessus de l'individu éphémère les lois éternelles de la Cité, le passé, les dieux, les morts, la vie des nations, concept qui choque et humilie notre narcissisme subjectiviste de moderne jouisseur. La petite, la médiocre raison d'Etat, c'est Créon qui l'incarne, mais la grande raison d'Etat, c'est Antigone. Faire de la fille d'Œdipe une moderne, une révoltée, une anarchiste, une gauchiste, c'est commettre un contre-sens absolu.

C'est ainsi qu'on vit disparaître du vocabulaire des hommes les notions d'autorité, de discipline ou d'ordre, qui étaient

belles, claires, remplies de sève et bien définies, auxquelles un Maurras, en réaction contre l'inflation romantique du moi, de la sensibilité et du sentiment, avait su rendre vie.

Ordre : alliance de la beauté et de la force ; la Cité construite comme un poème régulier et sur les mêmes bases que lui ; le concept d'autorité dans lequel entrent les notions de père, de chef, de juge et de maître, telles qu'on les trouve chez Platon, Aristote, Thomas d'Aquin et Hegel. Une interprétation perversie de la notion de démocratie et l'usage abusif qu'en fit le fascisme ont balayé tout cela. Et maintenant, c'est au tour du concept même de politique de passer à la trappe. Le choix n'est plus entre l'ordre et le chaos comme au temps de Maurras, ni entre la paix et la guerre comme du temps des Romains. L'ordre s'est effondré. Il n'a pas engendré le chaos mais une bouillie conceptuelle ! La technique a pris les destinées du monde en mains et sur les ruines du politique s'élève la toute-puissance de l'économie. Autant dire que les notions de spirituel et de temporel, qui avaient encore un si grand sens pour Maurras et ses contemporains, amis ou adversaires, ont perdu aux yeux des nôtres toute espèce de signification. La France royale et la France républicaine n'ont plus à se combattre ; elles ont disparu toutes les deux. La France chrétienne également.

G. J.